

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 33 (2003)
Heft: 10

Artikel: Jacques Brel m'a dit : "Tu seras ma mémoire!"
Autor: Probst, Jean-Robert / Bamy, Maddly
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827611>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jacques Brel a quitté l'archipel des Marquises pour un monde meilleur le 9 octobre 1978. Il y a exactement 25 ans. Depuis, Maddly Bamy, sa dernière compagne, perpétue sa mémoire. Rencontre avec la femme qui a rendu Brel heureux.

Jacques Brel m'a dit : «Tu seras ma mémoire!»

Plusieurs fois par an, Maddly Bamy accompagne les voyageurs du paquebot *Paul-Gauguin*, qui effectue le pèlerinage des Marquises. Celle qui a partagé les sept dernières années du chanteur revit alors des instants de fortes émotions.

– Quels souvenirs vous reviennent, quand vous retournez dans le petit village d'Atuona?

– En fait, je n'ai jamais quitté vraiment les Marquises. Lorsque j'y retourne, je rentre chez moi, c'est tout. Je retrouve ma chambre d'amis, dans ma famille polynésienne, chez la fille du jardinier qui travaillait chez nous. J'ai été adoptée par cette famille, qui me considère à la fois comme une fille, une mère, une conseillère. Je ne suis jamais seule aux Marquises. Il y a une âme marquiseenne, j'aime cette paix intérieure et leur chaleur humaine. C'est ce que Jacques aimait aussi, ce repos de l'esprit.

– Pourquoi avez-vous choisi de vous établir aux Marquises? Est-ce par hasard?

– Nous étions partis d'Anvers sur un voilier et nous avons visité les îles Canaries. Puis on a traversé l'Atlantique pour rester un peu chez moi dans les Antilles. On nous a littéralement chassés, nous n'étions jamais en paix. Alors, un jour, on a levé l'ancre et on est partis. On a traversé le canal de Panama, avant de met-



Maddly Bamy, la dernière compagne de Jacques Brel.

tre le cap sur la Polynésie. Après deux mois de mer, nous sommes arrivés aux Marquises, où nous avons fait escale. Nous avions pour projet de continuer vers Tahiti, car Jacques m'avait promis de faire le tour du monde. Mais voyant qu'il était vraiment fatigué, je lui ai rendu sa promesse. Je lui ai proposé de rester

en Polynésie. Un jour, à Papeete la capitale de Tahiti, une dame est venue demander un autographe à Jacques. Alors, il m'a dit... «Ecoute, la Doudou, je ne veux pas habiter ici.» On a décidé de s'établir aux Marquises. Par chance, la femme du gendarme d'Atuona connaissait une maison à louer.

«On vivait sans contraintes.»

– Vous avez été accueillis par des gens qui ne connaissaient Jacques Brel ni de nom ni de réputation?

– Non, à l'époque, il n'y avait pas encore la radio, ni la télévision sur

l'archipel des Marquises. Personne ne savait qui était Jacques Brel.

– Vous viviez dans des conditions relativement simples.

– Oui, il y avait une génératrice pour faire l'électricité, sinon on s'éclairait à la lampe à pétrole. Jacques adorait ça, allumer la lampe à pétrole pour lire un peu. On avait l'impression d'être tout au bout du monde. C'était d'une intensité fabuleuse, cette flamme avec les bruits et les odeurs de l'île.

– Comment se déroulaient vos journées ?

– On s'appliquait à vivre, tout simplement, sans contraintes. Le matin, il fallait aller chercher des aliments ou des produits de ménage qui manquaient, cela prenait beaucoup de temps. On vivait à l'ancienne, comme au 19^e siècle. Je suis tellement heureuse d'avoir pu accompagner Jacques Brel dans ces moments-là, lui servir ce bonheur de vivre. Je suis très heureuse d'avoir pu lui faire ce cadeau. Il me répétait toujours: «Les femmes disent toujours non !» J'ai eu la chance d'être celle qui a pu lui dire oui. Il me disait: «Tu te rends compte qu'en sept ans on a vécu mille vies !»

– Pensez-vous qu'aux Marquises, il a enfin atteint son inaccessible étoile ?

– Je pense qu'effectivement, son étoile est devenue accessible aux Marquises. Il disait souvent: «Je ne suis plus seul.» Je ne comprenais pas bien ce qu'il voulait dire, sur le moment. Et puis j'ai ressenti tout le cheminement qu'il avait effectué pour arriver à vivre bien. Jacques, ce n'était pas un homme de solitude. Il avait besoin d'échanger avec l'autre. Surtout pour emmener l'autre avec lui.

– Jacques Brel était-il bricoleur ?

– Non, pas vraiment, mais il s'y est mis. Je le vois encore sur le bateau, à réparer ceci ou cela. Ses mains n'étaient pas des mains de bricoleur, il était un peu

maladroit avec un boulon, mais il essayait d'apprendre. Un jour, on a eu une grosse casse au cours d'une tempête sur l'Atlantique. Il m'a dit: «Bon, on va s'asseoir et on va réfléchir.» Finalement, on a réussi à réparer l'avarie.

«La chanson est née en une heure.»

– A un certain moment, il a eu besoin de réécrire des chansons. Comment cela s'est-il passé ?

– Il voulait me montrer comment il travaillait. Lui-même avait besoin de trouver les mots, de sentir les chansons et il me disait: «Regarde bien comment je travaille !» Donc, il a fait ce dernier disque dans ce sens-là. Parfois, il me confiait: «Je vais avoir le trac, alors tu vas te promener un petit peu et tu reviendras plus tard.» J'allais me promener pendant qu'il grattait la guitare. La première fois, j'ai traîné un peu, je voulais lui laisser le temps de composer. Je suis rentrée au bout de deux heures. Il m'attendait sur le seuil de notre maison, complètement paniqué: «Mais où étais-tu ? Maintenant, tu restes là, tu ne bouges pas et tu me regardes faire.» Je ne l'ai plus jamais quitté durant ses instants de création.

– Vous chantait-il ses nouvelles chansons ?

– Il me chantait l'amorce de la chanson, les premières idées et il me demandait mon avis. Il me disait: «Si ça ne te donne pas le frisson, c'est de l'eau chaude, je retourne au boulot.» Un soir, il m'a chanté les premières mesures du *Bon Dieu*, pendant que je préparais les légumes pour le repas.

– Aux Marquises, chantait-il pour les habitants du village ?

– Non, mais il m'a enrôlée comme maîtresse de danse dans l'école des sœurs, où je donnais des leçons de modern jazz. Pendant les répétitions, il s'est inspiré d'une musique pour écrire *Les Flamingants* sur le contretemps.

– Comment est née la chanson *Les Marquises* ?

– Tout simplement de l'observation des Marquisiens, de l'imprégnation du pays, de la lenteur de vivre. Il l'a composée en une heure. Il me l'a chantée. Il a changé un vers et c'était exactement ça. Il l'a écrite très rapidement, mais après trois années passées aux Marquises.

«Nous sommes en communion.»

– A vous entendre, vingt-cinq ans plus tard, il est toujours vivant dans votre esprit ?

– Absolument. Nous vivons ensemble d'amitié, d'amour, de tendresse, de présence spirituelle. Nous sommes toujours en communion. Je ne vis pas au passé, mais au présent. Mais on est tellement en osmose que j'ai l'impression de vivre toujours avec lui. On avance ensemble.

– N'est-il pas difficile de vivre cette situation au quotidien ?

– Mais non, puisque je ne porte rien, c'est en moi. Ce n'est pas un problème.

– Les gens que vous rencontrez le font vivre aussi, en vous posant régulièrement les mêmes questions ?

– Oui et j'en suis heureuse, car j'ai fait une promesse à Jacques, comme un devoir de mémoire, une continuité. Il m'a dit: «Tu seras ma mémoire !» Au début, je pensais que les gens me posaient des questions et que cela s'estomperait. Et puis non, d'autres gens sont venus, et d'autres encore, qui veulent connaître la vie que Jacques Brel menait aux Marquises, comment nous vivions le quotidien...

– N'est-ce pas lourd de voir le temps passer sans lui, avec tous ces souvenirs qui remontent à la surface ?

– Non, cela n'entame en rien ma vie. Cela ne me dérange pas. Je vis l'instant. Je prends le présent comme action vivante de la vie, il n'y a pas de passé, il n'y a pas de futur.

– Pensez-vous qu'à la fin de sa vie, Jacques Brel était devenu un peu Marquisien ?

– Il était imprégné de la tranquillité marquiseenne. Il a retrouvé cette tranquillité en lui. A la maison, il vivait à la marquiseenne, en paréo. C'était un homme de liberté et d'aisance. Je suis heureuse d'avoir été témoin de cette tranquillité de vie.

Propos recueillis
par Jean-Robert Probst

Maddly et Brel

Maddly Bamy et Jacques Brel se sont rencontrés par hasard, sur le plateau du film de Claude Lelouch *L'Aventure, c'est l'Aventure*. Trois ans plus tard, en juillet 1974, ils s'embarquent sur le voilier *Askoy* pour un tour du monde. Après une longue escale en Guadeloupe, ils fuient la «civilisation» et traversent le canal de Panama, cap sur les Marquises. Ils arrivent à Atuona (île de Hiva Oa) en décembre 1975 et décident d'y vivre. Jacques

Brel vend alors son voilier et achète un avion pour s'évader dans l'immensité du Pacifique. Vaincu par la maladie, il meurt le 9 octobre 1978 dans un hôpital parisien. Jacques Brel est enterré dans le cimetière marin d'Atuona, à vingt pas du tombeau de Gauguin.

» **A lire:** *Brel, une Vie, d'Olivier Todd, Poche et Deux Enfants du Soleil...* de Maddly Bamy, chez Christian Pirot.